

15 août 2015: Paris les salles de spectacle



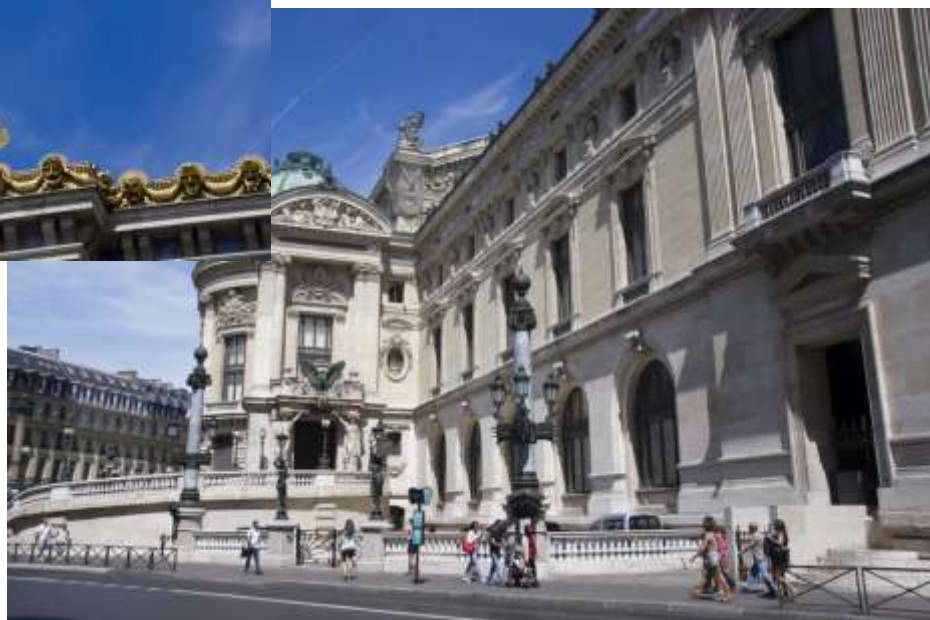
— 1 L'Opéra Garnier (1877)

Tant que les opéras, pour la plupart construits en matériaux légers, furent éclairés à la bougie puis au pétrole et au gaz, les incendies les menacèrent. Ainsi les deux premiers opéras parisiens, square Louvois près de la Bibliothèque nationale de France, puis rue Le Peletier, furent la proie des flammes.

Napoléon III décida donc de faire construire un opéra en matériaux nobles et conforme à la grandeur de son règne. Charles Garnier, jeune architecte de 35 ans,

remporta le concours. L'environnement et la façade se voulaient une introduction au spectacle. La vaste place alors dépourvue de bouche de métro correspond à l'orchestre de la salle, puis quelques marches conduisent à la scène – le grand porche d'entrée – derrière laquelle se dresse un décor antique composé de huit sculptures dont la célèbre *Danse de Carpeaux*. Jugée trop sensuelle, il fallut la remplacer. Au sommet se dressent deux bronzes dorés, à gauche *L'Harmonie*, à droite *La Poésie*. Sur le flanc ouest, à gauche face à la façade, deux colonnes surmontées d'un aigle forcément impérial encadrent la rampe d'accès réservée aux personnalités, VIP de nos jours. Sur le flanc est, le pavillon des abonnés où, dans un salon décoré de peintures lascives, les hommes se retrouvaient à l'entracte, alors que les dames restaient dans leurs loges !

Face à l'Opéra, prendre à gauche la rue Auber, puis ensuite la rue Boudreau et encore à gauche le square de l'Opéra-Louis-Jouvet.



— 2 Le théâtre de l'Athénée Louis Jouvét (1896)

Cette salle porte le nom de Louis Jouvét, acteur populaire aux multiples facettes, ayant dirigé ce théâtre de 1934 à 1951.

Construit en 1896, date gravée au fronton, sa façade vitrée en lignes courbes renvoie à l'Art nouveau, courant artistique dont Hector Guimard fut l'une des figures à Paris grâce aux bouches de métro d'aspect floral qu'il réalisa (Pour en savoir un peu plus sur Hector Guimard et l'Art nouveau, voir la Panamée®)

Théâtre « à l'italienne », la salle semi-ovale de taille modeste permet aux spectateurs de l'orchestre et des balcons d'apprécier les décors et surtout le jeu des comédiens assez proches du public, chose difficile dans les vastes salles conçues pour recevoir le plus possible de spectateurs payants !



— 3 Le théâtre Édouard-VII - Sacha Guitry (1916)

Le square et le théâtre portent le nom de ce roi d'Angleterre francophile et amateur des boulevards parisiens. Autour de la place, où trône la statue équestre du souverain, immeubles et luminaires reconstituent une atmosphère toute londonienne. Des années durant, les créations de Sacha Guitry, personnalité controversée mais attachante, donnent au théâtre ses lettres de noblesse, si bien que son nom est associé à celui du monarque britannique ; ce rapprochement n'aurait sûrement pas déplu à l'auteur ! De grands noms – Arletty, Pierre Brasseur, Edwige Feuillère, Pierre Arditi – ont joué et jouent dans ce théâtre, toujours référence de la scène parisienne.



Au sortir de la rue Édouard-VII, un peu à gauche sur le boulevard des Capucines, une plaque murale indique le lieu où se déroula en décembre 1895 la première projection payante de dix très brefs films des frères Lumière dont *l'Arroseur arrosé*

et *l'Arrivée d'un train dans la gare de la Ciotat*... Pas encore de salle de cinéma mais déjà de l'émotion sur la toile !

Prendre à droite le boulevard des Capucines.



— 4 L'Olympia (1888)

Alors que nombre de grandes salles de la chanson ont disparu ou ont modifié leur programmation, telles que l'Alhambra ou Bobino, l'Olympia demeure fidèle à sa conception du music-hall. Cette salle mythique, puisqu'un artiste n'était reconnu qu'après « son Olympia », est aujourd'hui concurrencée par de vastes espaces multi modulables tels que le POPB à Bercy et le Zénith à la Villette.

L'Olympia, qui fut auparavant un cinéma, a gardé l'organisation des salles obscures avec une scène précédée d'un orchestre

et d'un balcon. Le music-hall était alors un spectacle à plusieurs attractions ; une première partie diversifiée close par une « vedette américaine », souvent un artiste débutant ; une deuxième partie réservée à celui ou celle figurant en lettres lumineuses « en haut de l'affiche », sur la haute façade bien connue du boulevard des Capucines. Exceptionnellement, des artistes au faîte de leur carrière y donnaient des « récitals », des « tours de chant ». Bruno Coquatrix dirigea pendant plus de 25 ans ce temple du music-hall qui fut menacé un moment de destruction. Son classement à l'inventaire du Patrimoine l'a heureusement préservé.



Le président de la République Louis-Napoléon Bonaparte après son coup d'Etat du 2 décembre 1851 décrète le 25 février 1852 la création de **Sociétés de crédit foncier**. Il cherche ainsi à résoudre le manque de financement des activités agricoles. Des prêts hypothécaires étaient traditionnellement proposés par les notaires aux épargnants voulant investir mais dès 1840 l'expansion des obligations pour le financement des chemins de fer se fait au détriment du monde agricole. Les sociétés de crédits fonciers peuvent également émettre des obligations pour le monde rural.

Xavier Branicki (1816-1879) membre d'une famille de Magnats polonais, exilé politique en France (propriétaire du château de Montbésor), confident de la famille Bonaparte et associé de James de Rothschild, avait conseillé Napoléon II comment initier un projet de développement rural à l'aide d'un système d'hypothèques, dont il avait fait l'expérience en Ukraine, Empire russe, donc par la création d'une banque foncière². Il s'associe avec Louis Wolowski, né à Varsovie, naturalisé Français en 1834, et crée le 26 mars 1852 la Banque foncière de Paris³, première société de crédit foncier en France qui devient le 10 décembre 1852 le « Crédit foncier de France »⁴. Branicki devient un des principaux actionnaires et Wolowski en est le directeur général jusqu'en juillet 1854. Le capital initial est de 25 millions et sa zone d'activité étendue à la France entière à partir de 1856.

Il s'agit alors d'organiser le crédit hypothécaire en France à l'image des banques hypothécaires allemandes instituées à la fin du XVIII^e siècle. Dès l'origine, le statut de société de crédit foncier de l'établissement se caractérise par un mécanisme de prêts hypothécaires amortissables à long terme adossés à un financement obligataire.



Dans le quadrilatère formé par la rue de la Paix, la rue Daunou et la rue Louis-Le-Grand, deux théâtres, le théâtre Daunou et celui de la Pépinière. Un peu plus loin, l'ancien Opéra-Comique (Salle Ventadour), imposant bâtiment, propriété à ce jour de la Banque de France.





⑥ Le théâtre des Bouffes Parisiens (1827)

Un théâtre flamboyant à l'imposante façade d'acier pour un spectacle exubérant essentiellement chanté où les artistes tournent en ridicule par leurs jeux, leurs costumes et la musique, les situations

de la vie ordinaire. Ce théâtre attaché à Jacques Offenbach, créateur de nombreux bouffes (dérivé du terme « opéra bouffon »), dont *La Belle Hélène* et *La Vie parisienne*, a été dirigé de 1996 à 2007 par Jean-Claude Brialy. Sa programmation originale demeure sa marque de fabrique.



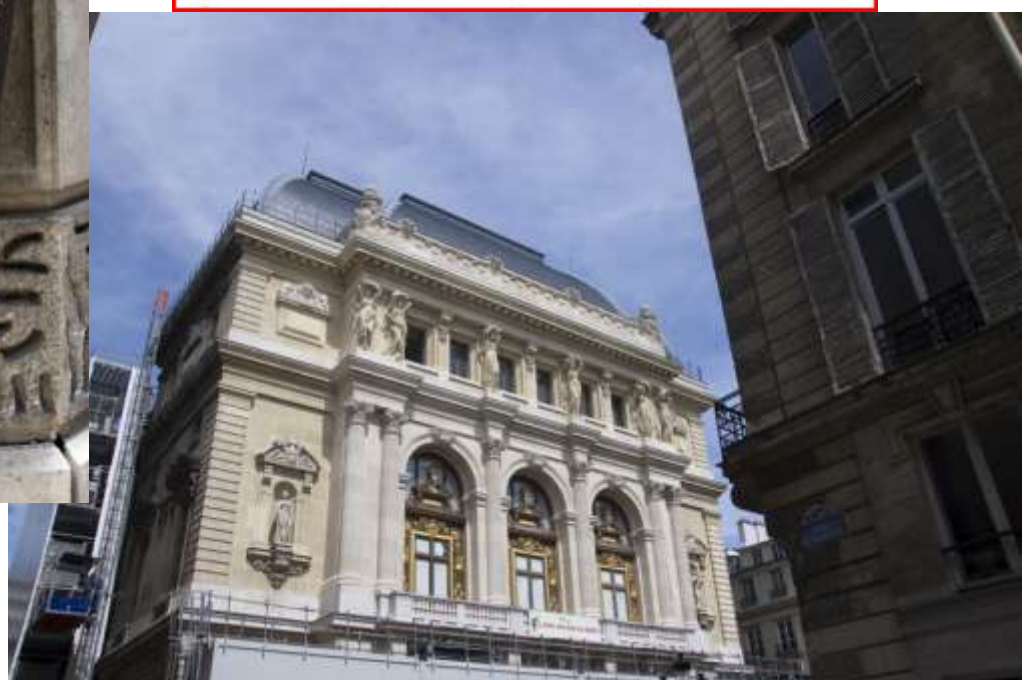


En chemin, rue du Quatre-Septembre, l'ancien et imposant siège du Crédit Lyonnais. L'argent et le spectacle sont étroitement mêlés au XIX^e siècle ; ils le sont toujours.

— **7** L'Opéra-Comique (1898)

Alors que l'opéra est entièrement chanté, l'opéra comique - rien à voir avec la comé-

die et différent de l'opéra bouffe plus exubérant – combine chants et théâtre parlé. En 1783, l'Opéra-Comique s'installe au Palais Favart, auteur de ce genre de spectacle. Par trois fois brûlé, l'actuel édifice de 1898 (Louis Bernier) ferme la place Boieldieu, compositeur du XIX^e. Quelques marches conduisent aux trois vastes portes menant à un monumental escalier de marbre. Au sommet de la façade, d'impressionnantes cariatides supportent une corniche ornée de masques théâtraux. Longtemps fermé suite à des difficultés financières, autre fléau avec les incendies des opéras, ce magnifique palais, à présent en fonction, surprend agréablement.





La salle est inaugurée en 1921 sous le nom d'**Eden** comme « société anonyme de music-hall et de cinéma » par l'entrepreneur de spectacles Léon Volterra. Rebaptisée **théâtre du Boulevard**, elle prend le nom de **Palace** en 1923 sous la direction d'Oscar Dufrenoy et Henri Varna. Les revues légères et opérettes font peu à peu place au cinéma, avant que le music-hall ne reprenne ses droits au début des années 1930. L'assassinat de Dufrenoy le 24 septembre 1933 dans son bureau directorial déclenche la chronique¹. Henri Varna et Émile Audiffren changent le nom du palace pour 'Alcazar' en 1934. Il produit des Opérettes marseillaises (voir Nécessaire).

Redevenu le Palace en salle de cinéma en 1946², le bâtiment est presque à l'abandon lorsque Michel Guy le choisit en 1973 pour accueillir les manifestations du tout nouveau Festival d'automne à Paris³. Il se consacre au théâtre⁴ à part entière sous la direction de Pierre Laville de 1975 à 1978. Dans un état alors délabré, on y présente des pièces de David Rochefort¹, Alfredo Arias ou Gérard Garnuste². Il est alors classé monument historique⁷.

1978, les années Emaer

Le lieu, avec le soutien de Michel Guy alors ministre de la Culture⁷, est racheté par Fabrice Emaer, un des personnages de la « nuit parisienne », propriétaire d'un restaurant-discothèque de la rue Sainte-Anne, Le Sept. Celui-ci y effectue d'importants travaux, dont il confie la maîtrise d'œuvre à Patrick Berger⁸, recomposant le décor initial des années 1930, moyennant des dépenses colossales qui grèveront durablement l'avenir du club.

Article détaillé : Fabrice Emaer

Le 1^{er} mars 1978¹², Fabrice Emaer ouvre cet espace avec un show de Grace Jones et sa reprise de *La Vie en Rose*⁹ qui deviendra « une sorte d'hymne du Palace¹⁰ ». Les serveurs, vêtus de flamboyants costumes rouge et or, sont natifiés par Mugler.

Le lieu ferme définitivement en 1996¹¹. Dans les années qui suivent, le Palace, désaffecté, est occupé par un squat¹³. En novembre 2006, les frères Ali et Hads Vardar¹⁴, des Belges d'origine albanaise déjà propriétaires de nombreux théâtres en Belgique et en France (Toulouse, Montpellier, Avignon mais aussi la Comédie République et de la Grande Comédie à Paris), rachètent la salle avec la participation de Francis et Chantal Lemaire, propriétaires de Radio Contact en Belgique¹⁴.

Le nouveau Palace, doté de 970 places, est inauguré le 5 novembre 2008¹⁵ avec le nouveau spectacle de Valérie Lemercier¹⁶. Il accueille l'humoriste Florence Foresti du 29 septembre 2009 jusqu'au 9 janvier 2010.

Directeur	Francis Lemaire, Chantal Lemaire
Direction artistique	Ali Vardar
Site web	www.theatrepalace.fr

Le **Théâtre du Nord-Ouest** (ou **T.N.O.**), sis au 13, rue du Faubourg-Montmartre, dans le 9^e arrondissement de Paris, est un théâtre d'art et d'essai, subventionné par le Ministère de la Culture. Il fut ouvert en juin 1997 et est dirigé depuis lors par Jean-Luc Jeener.

La particularité du **Théâtre du Nord-Ouest** réside dans la *double alternance* de sa programmation.

Alternance de spectacles dans les deux salles :

- la grande salle (salle Laborey), d'origine, offrant 120 places et un vaste plateau sur lequel débouche un élégant escalier ;
- une petite salle (salle Economidès), de 80 places, aménagée en 1997 derrière le foyer et permettant une proximité intimiste avec le public.

Alternance de deux saisons :

- l'une consacrée à l'intégrale de l'œuvre théâtrale d'un grand auteur classique ;
- l'autre à un thème de réflexion illustré par 30 à 40 pièces, dont environ cinq créations originales par an.



— 8 Les Folies Bergère (1869)

La sobre façade Art déco maintenant rénovée du bâtiment ne reflète pas les spectacles qui s'y donnaient : danses, plumes, paillettes, artistes peu habillés pour cette époque, où les revues et le french cancan enflammaient la salle. Il était alors possible de croiser au fumoir l'une de ces créatures de rêve ! La programmation grand public (comédie musicale) d'aujourd'hui a quelque peu dénaturé l'âme de cette salle « si française ».

Prendre à droite la rue Richer, à droite la rue du Conservatoire, à gauche la rue Bergère, à droite la rue du Faubourg-Poissonnière.

En chemin : le Conservatoire national d'art dramatique à l'enseignement réputé et où un prix au Conservatoire ouvre les portes du métier de comédien.



— 9 Le Grand Rex (1932)

Phare des Grands Boulevards où il faisait bon flâner, ce très vaste cinéma de 2700 places tient toujours fièrement sa place avec plus d'un million de spectateurs chaque année, alors que bien des grandes salles obscures, tel le Gaumont Palace de la place de Clichy, ont disparu. La majestueuse façade Art Déco du Rex copieusement illuminée le soir venu, attire l'œil mais c'est toutefois la grande salle à

la voûte étoilée et aux murs décorés de paysages méditerranéens qui frappe les esprits tant l'effet est saisissant ! La visite « Les Étoiles de Rex » est recommandée.





Situé à l'emplacement des jardins de l'hôtel du baron Louis, et sur une partie du cimetière de la paroisse de Bonne-Nouvelle (fermé avant la révolution), le théâtre est inauguré le 23 décembre 1820 par Desestre-Poisson. Le **Gymnase-Dramatique** devait servir de lieu d'entraînement aux élèves du conservatoire, en n'y représentant d'abord que des pièces en un acte ou réduites à un seul acte.

Poisson fit rapidement jouer des pièces de deux actes, puis de trois, et fit un contrat exclusif à Eugène Scribe. Il fit installer l'éclairage au gaz dès 1823 et, par les bonnes grâces de la duchesse de Berry, le lieu s'enorgueillit en 1824 du titre de **théâtre de Madame**.

Fermé en juin 1830 pour rénovation, le théâtre reprit, après la révolution de Juillet, le nom de Gymnase-Dramatique.

En 1844, Montigny prend la direction du théâtre, et pour attirer un public plus nombreux, abandonne peu à peu le répertoire de pièces morales et édifiantes pour favoriser le genre sentimental, plus en vogue, avec « situations compromettantes, turpitudes froides, effronteries calculées, sanglots et agonies ». Les dramaturges s'appellent Bataz, Émile Augier, George Sand, Edmond About, Victorien Sardou, Octave Feuillet, Meilhac et Halévy, Alexandre Dumas père et fils.

En 1926, le dramaturge Henry Bernstein en devient le directeur et y crée la plupart de ses œuvres les plus célèbres : *Samson*, *La Rafale*, *La Galerie des Glaces*, *Mélo*, *Le Bonheur* ou encore *Le Messager*.

Puis, à partir de 1939, le Gymnase permet la création de nombreuses œuvres de Marcel Pagnol, Jean Cocteau, Marc-Gilbert Sauvajon, Sacha Guitry, Félicien Marceau et Jean Genet. La tragédienne Marie Bell prend la direction en 1962 ; elle interprète notamment une *Phèdre* particulièrement marquante. Elle dirige le théâtre jusqu'à son décès le 15 août 1985.

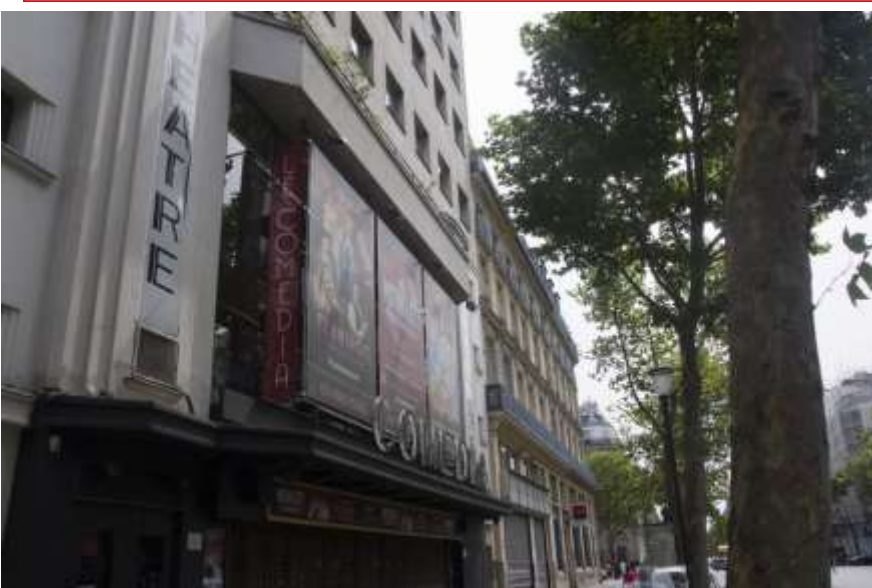
Jacques Bertin, administrateur depuis 1975, lui a succédé.

Le théâtre du Gymnase travaille en partenariat avec le nouveau théâtre, la Comédie des boulevards, depuis septembre 2010.

Antoine de Caunes y a tourné en 2007 son film *Couche, l'histoire d'un mec*.

En 2010, 50 théâtres privés parisiens réunis au sein de l'Association pour le soutien du théâtre privé (ASTP) et du Syndicat national des directeurs et tourneurs de théâtre privé (SNDTP), dont fait partie le Gymnase Marie-Bell, décident d'unir leur force sous une enseigne commune : les **Théâtres parisiens associés**⁷.

Lieu
Coordonnées
Inauguration
Capacité
Anciens noms



Edifié en six mois par l'architecte Charles Duval à la place du manège Peilier, il est inauguré le 30 décembre 1858, mais trop luxueux, il connaît une première faillite avant d'être transformé en 1862 par son nouveau directeur, Lorge, en ce qui deviendra le **café-concert** le plus célèbre de Paris pendant plus de 60 ans : l'**Eldorado**. Lorge supprime la corbeille en même temps que le renouvellement obligatoire des consommations. **Thérèse**, qui deviendra la première grande vedette du café-conc, y fait ses débuts en 1862. Antoine Renard y crée *Le Temps des cerises* en 1868. Augustine Kaiser, Marie Lafourcade, Paulus et Anna Judic s'y produisent également, puis Yvette Guilbert et Polaire sous la direction des époux Alemard. M. Alemard ajoute une marquise métallique à double coupole au-dessus de l'entrée du théâtre en 1893. Sa veuve, puis son neveu, font également des travaux d'embellissement, transformant l'établissement en **music-hall**. On y projette des films cinématographiques dès 1896. Mistinguett y fait ses débuts et Dranem y reste pendant 21 ans. Bach y crée *Quand Madelon* en 1914. Le jeune Maurice Chevalier et Raimu s'y produisent également. En 1920, les tours de chant sont supprimés au profit de comédies légères. La salle est détruite et entièrement reconstruite par l'architecte Pierre Dubreuil en 1932 et se consacre au cinéma de façon grandiose avec ses 2 000 places. Elle revient au théâtre et à l'opérette en 1971.

Type	Théâtre
Lieu	Paris X ^e
Architecte(s)	Charles Duval (1858) Pierre Dubreuil (1932)
Inauguration	1858
Capacité	994
Anciens noms	Eldorado (1858-2000)
Direction	Nicolas Marsicano
Site web	le-comedia.fr

Une partie du bâtiment (entrée, salle et sculptures) est inscrit au titre des Monuments historiques le 5 octobre 1961 et bénéficie dès lors du label « Patrimoine du **XIX^e siècle** »¹.

La salle connaît des nouvelles rénovations en 1994. En 2000, son nouveau propriétaire, Maurice Molina, doit renoncer pour des raisons judiciaires au nom mythique et choisit le nom de **Comédia**.

En 2011, après la dernière production de Maurice Molina *Amor amor à Buenos Aires*, Jack-Henri Soumère, directeur de l'Opéra de Massy, devient propriétaire du théâtre. Dans la nuit du 3 au 4 octobre 2011, une partie du plafond du théâtre s'effondre².

En mars 2013, Michel Lumbroso (K-WET Production) rachète le théâtre³, en association avec Marc Ladreit de Lacharrière et Olivier Hbal, pour y produire la revue de Thierry Mugler *Mugler Folies*, créée le 10 décembre 2013.



La Reine des halles au Théâtre de la Comédie-Parissienne (1881)

C'est sous le nom de **théâtre des Menus-Plaisirs**⁴, inspiré des Menus-Plaisirs du roi, service de la Maison du roi responsable sous la monarchie française de l'organisation des **cérémonies**, fêtes et spectacles de la cour, que la salle est inaugurée en 1866 sur ce qui s'appelait encore le **boulevard de Sébastopol**, à l'emplacement du café-concert Le **XIX^e siècle**.

Successivement appelée **théâtre des Arts**⁵ puis **Opéra-Comique**, la salle est reconstruite en 1881 et prend le nom de **Comédie-Parissienne**⁶. Redevenue **théâtre des Menus-Plaisirs** en 1882, elle accueille la troupe du Théâtre-Libre d'André Antoine de 1888 à 1894. Après un court séjour à l'Odéon durant lequel le théâtre est administré par le comédien Larochelle, Antoine reprend la direction de la salle qu'il rebaptise **théâtre Antoine** en 1897.

Lui succèdent Firmin Gémier en 1906, René Rocher en 1928 et Marcel Paston en 1934. Celui-ci installe la première scène tournante parissienne.

En 1943, la comédienne **Simone Berriau** prend la direction du théâtre. Elle y fera jouer toute l'œuvre dramatique de **Jean-Paul Sartre**. Sa fille, **Hélène Bossis**, lui succède à sa mort en 1984. Assistée de son mari **Daniel Darès**, elle monte de nombreuses pièces, de *Lily et Lily* avec **Jacqueline Maillan** (1985) au *Dieu du carnage* de **Yasmina Reza** (2008).

Après le décès de son épouse en août 2006, Daniel Darès continue à diriger seul le théâtre. Il y présente des pièces telles que le controversé *Désolé pour la moquette* de Bertrand Blier en 2010, *César*, *Fanny*, *Marius* d'après **Marcel Pagnol** avec **Francis Huster** et **Jacques Weber**, ou encore une adaptation de *La Vie parisienne* par **Alain Sachs**, jusqu'à sa mort le 21 avril 2011⁷.

En 2010, 50 théâtres privés de Paris réunis au sein de l'Association pour le Soutien du Théâtre Privé (ASTP) et du Syndicat National des Directeurs et Tourneurs du Théâtre Privé (SNDTP), dont fait partie le Théâtre Antoine, décident de se renforcer grâce à une nouvelle enseigne, symbole du modèle historique du théâtre privé : les **Théâtres Parisiens Associés**⁸.

Le 28 juillet 2011, **Laurent Ruquier** et **Jean-Marc Dumontet** acquièrent la société de gestion du Théâtre Antoine⁹. Les murs du théâtre demeurent la propriété de la famille Darès-Bossis.



Le Splendid est un café-théâtre fondé par un collectif d'auteurs/acteurs en 1974 dans une arrière-salle de bistrot¹ Christian Clavier, Michel Blanc, Gérard Jugnot, Thierry Lhermitte (quatre amis d'enfance qui se sont connus au lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine), Josiane Balasko (qui remplace Valérie Mairesse), Marie-Anne Chazel, Bruno Moynot et Claire Magnin

Anémone, Martin Lamotte, Dominique Lavanant et Roland Giraud ont souvent accompagné la troupe sur scène ou devant la caméra, mais n'en font pas partie. Ce café-théâtre, avant de déménager Rue du Faubourg-Saint-Martin, était situé au 10 rue des Lombards, dans le 4^e arrondissement de Paris².

Le grand orchestre du Splendid, créé en 1977 par quelques musiciens professionnels, accueillera entre autres dans ses rangs : Frédéric et Xavier Thibault (fils de Jean-Marc Thibault), Jacques Delaporte, Michel Bos, Paul Maucour, Mynam Mézères et bien d'autres.

10 Le théâtre de la Renaissance (1872)

Construit sur les décombres d'un restaurant incendié durant la Commune de Paris (1871), son nom et sa situation racontent son passé. Georges Feydeau, un des grands auteurs de boulevard avec Georges Courteline, dirigea la salle. Cariatides, colonnes, sculptures donnent son cachet à la façade ; une invitation au spectacle.



— 11 Le théâtre de la Porte-Saint-Martin (1873)

Premier théâtre avec des sièges au parterre, alors qu'avant le public s'y tenait debout, les places assises étant au balcon.

La salle actuelle de rouge tendu, couleur traditionnelle des salles de spectacle, est précédée d'une façade très ornée, portes encadrées de colosses musclés soutenant une vaste verrière d'où émergent deux figures féminines théâtrales avec, à gauche, la *Tragédie*, glaive à la main, et à

droite, la *Comédie* et son masque.



—12 Le théâtre Déjazet (1851) et le « boulevard du Crime »

Ce discret théâtre du boulevard du Temple, seul rescapé des travaux haussmanniens, est un ancien café-concert, les Folies Mayer. Dirigé un temps par un groupe libertaire, Léo Ferré et Coluche s'y produisirent.

Situé sur l'ancien « boulevard du Crime » où chaque jour se déroulaient des crimes, certes virtuels puisque sur les planches, il fut largement représenté au théâtre et au cinéma, notamment dans *Les Enfants du Paradis* de Marcel Carné, scénario de Jacques Prévert, où Pierre Brasseur, Arletty et Jean-Louis Barrault se croisent souvent sur ce boulevard !



Située place Olympe de Gouge, à l'angle des rues de Turenne et Charlot, cette fontaine a été édifée en l'honneur de Louis Boucherat (1616 – 1699), comte de Compans et magistrat français, par Jean Beausire (1651 – 1743), maître d'œuvre et contrôleur des



bâtiments de la ville, auquel on doit de nombreuses fontaines parisiennes.

La partie supérieure du monument porte l'inscription latine suivante :

FAVSTA PARISIACAM LODOICO REGE PER VRBEM

PAX VT FVNDET OPES FONS ITA FVNDIT AOVAS

De même que l'heureuse paix conclue par le Roi Louis répandra l'abondance dans la ville de Paris, cette fontaine lui donnera ses eaux.

Grâce au [duc de Morny](#), le demi-frère du prince Louis-Napoléon (futur empereur [Napoléon III](#)), l'autorisation de construire est accordée le 17 décembre 1851 à [Louis Dejean](#), déjà propriétaire du [Cirque d'été](#) (devenu *Cirque de l'Impératrice*) situé dans le carré Marigny des [Champs-Élysées](#).

C'est à [Jacques Hittorf](#), architecte du Cirque d'été et de la [gare du Nord](#), que fait appel Dejean pour concevoir le nouvel édifice. Son plan est un [polygone](#) à vingt côtés percés de 40 fenêtres, d'un diamètre de 42 mètres, avec une charpente en bois sans point intermédiaire. Sa salle, éclairée de 21 lustres à gaz, conçue à l'origine pour accueillir 5 900 personnes, verra sa capacité actuelle ramenée à 1 650 places suivant les normes de sécurité incendie contemporaines. Le Cirque Napoléon se dessine avec des décorations intérieures et extérieures confiées aux grands sculpteurs et peintres de l'époque : [James Pradier](#) pour le bas-relief des amazones : [Francisque Duret](#) et [Astyanax-Scévola Bosio](#) pour les guerriers à cheval ; [Gosse](#) ; [Barrias](#).

Les travaux débutent le 17 avril 1852 et vont durer huit mois. C'est le prince Louis-Napoléon qui inaugure, le 11 décembre 1852, ce cirque voué pour l'essentiel à l'[art équestre](#) et auquel il va prêter son nom. Franconi et Baucher en seront les régisseurs.

Le 12 novembre [1859](#) marque les débuts du Toulousain Léotard, premier « artiste volant », qui invente l'art du [trapèze volant](#).

En [1870](#), Victor Franconi en reprend l'administration, suivi par son fils Charles, de [1897](#) à [1907](#). Le Cirque Napoléon devient Cirque National pour laisser, en 1873, la place au Cirque d'Hiver.

En [1907](#), les globes électriques illuminent le Cirque ; c'est la fin des [lustres à gaz](#). C'est à cette date également que Pathé fait son apparition au Cirque transformé en « Temple de l'Art Nouveau » ; fauves et crocodiles n'existent plus que sur l'écran.

En [1923](#), [Gaston Desprez](#) le rend à sa destination première. Son arrivée marque la réouverture du Cirque d'Hiver avec un programme de cirque, après une restauration complète du bâtiment. Les gradins en bois sont remplacés par des structures en béton, les peintures sont refaites, les installations électriques et techniques rénovées. Sous sa direction, les [Fratellini](#) deviennent directeurs artistiques.

Le [28 octobre 1934](#), les quatre frères [Bouglione](#) reprennent le Cirque d'Hiver, payé comptant en pièces d'or ; c'est le début d'une passion que rien n'arrêtera. Le nom de Bouglione devient inséparable de ce lieu mythique où tous les grands artistes se produisent, de Pauline Borelli, la première dompteuse, à l'écurière Émilie Loisset, de [Léotard](#) à Lillian Hetzen, des Fratellini à [Grock](#) et [Zavatta](#), d'Alex à Pipo, d'Albert Rancy à Gilbert Houcke...

De [1931](#) à [1958](#), le Cirque d'hiver présente périodiquement des spectacles narratifs reprenant la tradition de la [pantomime](#), oubliée en France depuis la [Première Guerre mondiale](#). En [1933](#), la direction du Cirque fait construire une piste nautique spécialement pour ces spectacles, « opérettes de cirque à grand spectacle féerique et nautique » selon les programmes, pour la plupart mises en scène par [Géo Sandry](#), avec une musique de [Raymond Brunel](#).

La première et unique représentation au Cirque d'hiver de [Tarzan le maître de la jungle](#) eut lieu le 13 octobre [1933](#).

« [La Perle du Bengale](#) », « La Princesse saltimbanque », « Les Aventures de la princesse de Saba », sont trois pantomimes célèbres, spectacles grandioses dans lesquels les [Bouglione](#) sont passés maîtres.

La partie clownesque de ces spectacles réunissait les plus grands clowns de l'époque : les frères [Fratellini](#) dans *Les Fratellini en Afrique* en 1933 et *Les Diamants du Radjah* en 1934, [Antoniet](#) et [Beby](#) dans *La Reine de la Sierra* en 1935, et surtout [Achille Zavatta](#) qui y fit ses débuts et y connut ses premiers succès. Il forma un duo avec [Despard](#) dans *La Perle du Bengale* et *La Princesse saltimbanque* en 1936, dans *Le Courrier du Texas* en 1937 et dans *Les Aventures de la princesse de Saba* en 1938 ; ainsi qu'avec son frère Michel dans *L'Idole de Shanghai* en 1939.

En [1954](#), [Gilles Margaritis](#) crée son émission de télévision [La Piste aux étoiles](#) dans la salle du Cirque d'hiver.

En [1955](#), [Carol Reed](#) y tourne « [Trapèze](#) » avec [Gina Lollobrigida](#), [Burt Lancaster](#) et [Tony Curtis](#).

Les [Bouglione](#) ont donné au Cirque d'hiver des spectacles de cirque régulièrement jusqu'en 1984. L'écurie et la ménagerie sont depuis moquetées et servent de salle de réception.

Des spectacles variés se succèdent, des comédies musicales, des tours de chant, des récitals, des fantaisies, comme « [Émilie Jolie](#) » (1985), « Barnum » (1981), « Les Aventures d'Astérix » (1988), [Jacques Higelin](#) (1982 et 1994), [Guy Bedos](#) (1986 et 2006), [Diane Du-fresne](#) avec *Dioxine de carbone* (1984)..., et aussi le Cirque Chinois (1989), le « Festival Mondial du Cirque de Demain » fondé en 1977, le « [Cirque du Soleil](#) » pour le spectacle *Cirque réinventé* (1990), le spectacle nautique de [Muriel Hermine](#) « *Crescend'O* » (1997).

En [1999](#), la nouvelle génération [Bouglione](#) reprend le flambeau et insuffle au Cirque d'Hiver un vent de renouveau, renouant avec les succès. Le Cirque d'hiver accueille à nouveau une saison de cirque, produisant chaque hiver et pour plusieurs mois un spectacle de cirque traditionnel : ce sont « Salto » (1999), « Piste » (2000), « Trapèze » (2001), « Le Cirque » (qui célébrait en 2002 l'anniversaire des 150 ans du monument), « Voltige » (2003), « Bravo » (2004), « Audace » (2005), « Artistes » (2006), « Vertige » (2007), « Etoiles » (2008), « Festif » (2009), « Prestige » (2010), « Virtuose » (2011) « Eclat » (2012), « Phénoménal » (2013) et " Géant" (2014) .

Outre le cirque proprement dit, le Cirque d'hiver accueille, à l'occasion, des meetings politiques de tous bords et des spectacles variés.

En 2015, la famille Bouglione part en tournée en France, le cirque y présente sa nouvelle création intitulée « Bravo ». Pour l'occasion, un nouveau chapiteau de 1 800 places est installé sur de grandes places de France.



—14 Le Bataclan (1864)

D'abord grand café chinois – un peu de recul révèle sa silhouette de pagode –, cette salle aux couleurs chatoyantes attire l'œil. Son nom provient d'une œuvre de Jacques Offenbach, mais aussi de son amalgame de bois, de briques, de céramiques et d'ornements orientaux... Un vrai Ba-Ta-Clan.



Le Bataclan était à l'origine un grand [café-concert](#) d'architecture chinoise, avec le [café](#) et le [théâtre](#) au rez-de-chaussée, et un grand *dancing* au premier étage. On y représentait des [vaudevilles](#) de [Scribe](#), [Bayard](#), [Mélesville](#), ou [Dumersan](#), et on y donnait également des concerts.

L'établissement, qui ouvre ses portes le [3 février 1865](#), est racheté presque aussitôt par André-Martin Pâris. Pendant la [guerre de 1870](#), les salles billards sont utilisées comme « ambulance ». En [1881](#), le Français Bigot invente le [bigophone](#) pour le comique Bienfait, qui chante « Méli-Mélo » à Ba-Ta-Clan⁴. Cet instrument de musique connaîtra durant plus de cinquante ans une immense célébrité en France et Belgique et des centaines de [sociétés bigophoniques](#) naîtront et prospéreront. À Ba-Ta-Clan, la première [revue](#) est présentée en [1883](#), et l'opérette deux ans plus tard. Le chanteur [Paulus](#) rachète en [1892](#) l'établissement. [Harry Fragson](#), [Aristide Bruant](#) ou même [Buffalo Bill](#) s'y produisent. En [1897](#), repris par [Max Dorfeuill](#), il accueille [Dranem](#) et [Félix Mayol](#).

Au cours des années qui suivent, la salle connaît diverses fortunes, au gré des changements de propriétaire, avec une nouvelle vogue après 1910, grâce à une restauration de la salle et une programmation consacrée aux revues montées en particulier par [José de Bérays](#) ([Maurice Chevalier](#) y connaît ses premiers succès). Gri-sée par ce succès, la troupe du Bataclan s'exporte pour de grandes tournées en Amérique du Sud qui s'avèrent catastrophiques financièrement.

En 1926, la salle est revendue et transformée en cinéma. Elle devient théâtre l'année suivante avec [Henri Varna](#), puis de nouveau [cinéma](#), parlant cette fois-ci, en [1932](#)⁵. Elle est victime d'un incendie en [1933](#) qui détruit notamment une partie des balcons. Le bâtiment original est partiellement détruit en [1950](#) pour se conformer aux nouvelles normes de sécurité en vigueur. En [1969](#), le cinéma ferme ses portes.

Le Bataclan retrouve sa vocation de salle de spectacle en [1983](#) grâce au metteur en scène [André Engel](#)⁶. Plutôt [Rock 'n' Roll](#), il sera un haut-lieu [post-punk](#), comme décrit par [Alain Pacadis](#).^[réf. nécessaire] Sa façade a retrouvé en [2006](#) les couleurs originales qu'elle avait perdues depuis bien longtemps, même si son toit en [pagode](#) n'existe plus.



Le Bataclan est dirigé depuis [2004](#) par [Jules Frutos](#) et [Olivier Poubelle](#). Il se distingue aujourd'hui par une activité éclectique laissant place aux spectacles, [café-théâtre](#), discothèque mais surtout aux concerts. Le Bataclan a vu passer de grands noms de la [chanson](#) et de la [comédie](#).



—15 Le Balajo (1936)

Ancien cabaret « la Bastoche » de la rue de Lappe, qui en compta de nombreux, l'établissement d'un certain « Jo de France » est une célébrité de ce quartier populaire profondément rénové et dont la population actuelle est nettement plus aisée que celle d'origine.

Le cabaret a gardé son décor d'origine avec notamment une vaste piste de danse, mais en revanche sa programmation a deux visages : musettes et salsa. Le Café de la Danse, proche du cabaret, propose dans un décor aussi sobre que sa façade une programmation variée.



—16 L'Opéra Bastille (1989)

Ce deuxième opéra parisien est l'un des grands travaux du président de la République François Mitterrand. Carlos Ott, Canadien d'origine uruguayenne de 37 ans, remporte le concours aux nombreuses contraintes : un espace limité, l'ancienne gare de la Bastille, un quartier historique et une inauguration imposée le 13 juillet 1989 pour le bicentenaire de la Révolution. Le bâtiment est extrêmement dépouillé, façade de verre, de marbre blanc et de granit gris, dépourvue de toute ornementation, mais façade discrète qui recouvre le joyau de l'opéra : la grande salle de 2700 places, de noir vêtue où les matériaux utilisés, granit bleuté, sols parquetés de chêne, sièges en bois de poirier, facilitent l'acoustique.

Critiqué lors de sa création, comme tant de bâtiments novateurs, cet opéra bien plus sobre que son aîné est à présent reconnu.





Le [président François Mitterrand](#) décide en [1982](#) la construction d'un nouvel opéra dans Paris afin de décharger l'[Opéra Garnier](#). Il veut un Opéra « moderne et populaire ». Pour les besoins de l'époque, on crée en 1983 l'Établissement public Opéra-Bastille (EPOB).

L'emplacement de la [gare de Paris-Bastille](#), situé entre la rue de Lyon et la rue de Charenton et au niveau de la place de la Bastille, est choisi. Un concours pour désigner l'[architecte](#) de ce nouvel opéra est lancé en [1983](#) et c'est [Carlos Ott](#), un architecte uruguayen et canadien qui l'emporte le [10 novembre 1984](#). Les travaux débutent en [1984](#) avec la démolition de la gare de Paris-Bastille, ouverte en [1859](#) et fermée le [14 décembre 1969](#). Elle sert jusqu'à sa démolition pour des expositions diverses.

L'opéra Bastille est inauguré le [13 juillet 1989](#) pour les festivités du bicentenaire de la [prise de la Bastille](#), avec un spectacle mis en scène par [Bob Wilson](#), [La Nuit avant le jour](#), mais les représentations régulières ne débutent que le [17 mars 1990](#), avec [Les Troyens](#) de [Berlioz](#).

En 1993, l'Établissement public Opéra-Bastille (EPOB) est dissous. L'année suivante, l'Opéra Bastille devient [Opéra de Paris](#) et devient un [établissement public à caractère industriel et commercial](#) (EPIC)¹. Les premières années de fonctionnement de la salle ont été marquées par des difficultés persistantes dans la gestion automatisée de la machinerie scénique, défaut fréquent des nouveaux théâtres qui a cependant occasionné plusieurs scandales à Paris. Des travaux réalisés sans fermeture du théâtre ont permis de parvenir à un fonctionnement satisfaisant de l'ensemble de l'équipement.

L'État a par ailleurs engagé un procès pour malfaçon en 1991 contre les entrepreneurs en raison de la dégradation très rapide de la façade du bâtiment. Une dalle était tombée en 1990 et avait nécessité la pose de 5 000 m² de filets de sécurité pour 530 000 euros². Une polémique, de nombreux audits et études vont faire durer pendant de nombreuses années la détermination des torts, la part des assureurs et les montants financiers d'autant plus que les études vont révéler de nouveaux problèmes. Cependant la seule pierre qui soit tombée était collée et non attachée³. L'urgence de la livraison pour être prêt pour le bicentenaire de la révolution a conduit à des raccourcis coûteux pour la suite. L'État va finalement gagner ce long procès en 2007 : les constructeurs ont été condamnés à payer 9 millions d'euros⁴ pour le remplacement des 36 000 dalles en pierre calcaire de 90 cm × 90 cm. Les études ayant été faites en 2005-2006, les travaux ont pu commencer durant l'été 2007 et sont prévus pour durer 2 ans.

Avec la vétusté due au temps, les besoins du bâtiment pour les mises aux normes (EP, notamment incendie), vont [\[Quand ?\]](#) nécessiter 12 millions d'euros⁴.



Entre les xvi^e et xix^e siècles, à l'emplacement du bassin, se dresse un arsenal qui lui a donné son nom. Pour renforcer les capacités de défense de la ville de Paris, le dauphin Charles décide de bâtir une enceinte supplémentaire en 1356 entourée de deux fossés, qui seront ensuite regroupés en une seule sous François I^{er}. À l'époque d'Henri II, deux bastions sont ajoutés à celui de la Bastille¹.

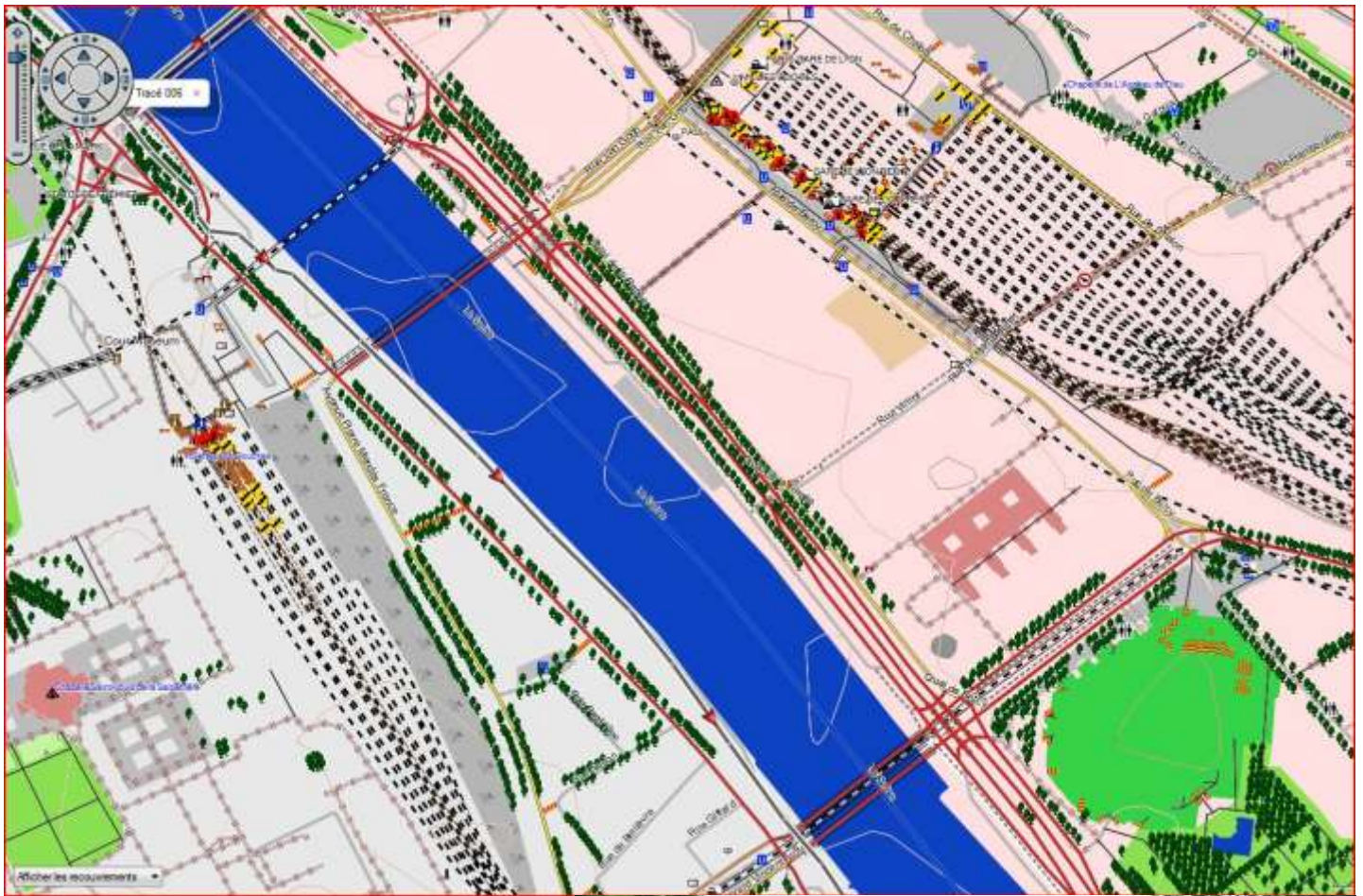
Après la destruction de la Bastille pendant la Révolution française en juillet 1789, le bassin de l'Arsenal a été creusé pour remplacer le fossé qui remplissait les douves de la forteresse en eau de la Seine.

Dans le plan d'aménagement des eaux de Paris au xviii^e siècle, la construction d'un canal entre la rivière Ourcq et la Seine est entreprise. L'ingénieur Jean-Pierre Brullée, responsable de l'entretien de ce fleuve, est chargé dès 1748 des aménagements. Le canal Saint-Martin est construit entre 1822 et 1825, joignant le bassin de la Villette et la Seine à la hauteur de l'Arsenal. Il a permis de raccourcir de 35 à 12 km le trajet entre le Quai Henri-IV et l'île Saint-Denis en passant sous la place de la Bastille et en même temps d'apporter de l'eau potable au cœur de la capitale.

Avec l'augmentation du trafic des péniches sur le canal Saint-Martin durant le xix^e siècle

et une grande partie du xx^e siècle, le bassin de l'Arsenal est devenu un important port commercial de Paris. D'une longueur de 600 m, le bassin facilite le chargement et le déchargement des marchandises, essentiellement du vin, du blé et du bois. Il fait partie du réseau des voies navigables dont la ville de Paris est propriétaire². Séparé de la Seine par l'écluse de l'Arsenal, le port commercial a été transformé en port de plaisance en 1983 par décision de la Mairie de Paris et de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris. La navigation de tourisme prend alors le relais du trafic de fret. L'écluse de l'Arsenal est rénovée et automatisée. Depuis le 1^{er} janvier 2008, la gestion du port de l'Arsenal a été confiée à une société dédiée, Fayolle Marine, par une délégation de service public. Ce délégataire a mené des travaux de modernisation du port en 2008 et 2009





La gare est reconstruite, de [1862](#) à [1867](#), par Pierre-Louis Renaud ([1819-1897](#)), architecte en chef de la compagnie Paris-Orléans, avec notamment la grande halle métallique d'une portée de 51,25 m et de 280 m de long (la seconde plus grande de France après Bordeaux), conçue par [Ferdinand Mathieu](#) et réalisée par les ateliers de construction de Schneider et C^{ie} au [Creusot](#) et à [Chalon-sur-Saône](#). Ce vaste espace est d'ailleurs utilisé comme atelier de fabrication de [montgolfières](#) pendant le [siège de Paris](#) en 1870. Il construit également le pavillon des départs au nord, le bâtiment perpendiculaire du buffet, le pavillon des arrivées au sud, ainsi que l'immeuble de l'administration du chemin de fer d'Orléans à l'extrémité ouest de la halle, sur la [place Valhubert](#), à la façade style [Belle Époque](#). En [1900](#), la compagnie du Paris-Orléans prolonge sa ligne vers le



centre de la capitale et la [gare d'Orsay](#) devient la nouvelle tête de ligne, mise en service le [28 mai](#) à l'occasion de l'[Exposition universelle](#). La conception en revient à l'architecte [Victor Laloux](#), et les travaux sont réalisés par l'entrepreneur [Léon Chagnaud](#). En [1906](#), la grande halle d'Austerlitz est littéralement transpercée dans sa largeur par la [ligne de métro n° 5](#) dans le prolongement d'un viaduc traversant la Seine. Une [station](#) surélevée est implantée dans la halle. En [1910](#), lors de la grande [crue](#) de la Seine, la gare est inondée et le trafic totalement interrompu du [31 janvier](#) au [9 février](#). Pendant cette période, le départ et l'arrivée des trains sont reportés à [Juvisy](#). Depuis [1926](#), date de l'électrification Paris-Vierzon en continu 1 500 volts, aucun engin à vapeur n'entre plus à Austerlitz. C'est la première gare parisienne à ne plus recevoir de train à vapeur. En [1939](#), la [gare d'Orsay](#) voit sa fonction limitée au trafic de banlieue, et la gare d'Austerlitz redevient gare terminus des grandes lignes. La gare d'Austerlitz reste longtemps la principale tête des lignes des liaisons vers le Sud-Ouest de la France, mais la mise en service en [1990](#) du [TGV Atlantique](#), desservant la [gare Montparnasse](#), affaiblit considérablement son activité grandes lignes. Ce monument fait l'objet d'une inscription au titre des [monuments historiques](#) depuis le [28 février 1997](#). Cela concerne les façades et toitures du bâtiment de départ avec la marquise, l'aile en retour à l'ouest, la grande halle et les deux pignons des sorties côté arrivée et côté départ du [métro](#). Les principales critiques à l'égard de cette gare sont qu'elle devrait avoir une liaison directe en métro ou par trottoir roulant souterrain (coût 400 millions €) avec la [gare de Lyon](#), située sur la rive droite de la [Seine](#). En effet, les liaisons entre ces deux gares peu distantes et en vis-à-vis de chaque côté de la Seine, si elles se font agréablement à pied, ne sont pas aisées avec des bagages. Une liaison [SK](#) a été envisagée au début des années 1990 entre les deux gares⁵ mais les mésaventures du système SK à Noisy-le-Grand puis à l'[aéroport Charles-de-Gaulle](#) ont eu raison

de ce projet qui était en phase avancée⁶. L'idée d'une liaison par téléphérique est évoquée en 2013. Entre 2004 et 2006, l'ancien bâtiment de l'administration des chemins de fer d'Orléans, qui accueillait jusque-là des bureaux et une [salle de théâtre](#), le théâtre Valhubert, est vendu par la SNCF et est l'objet de travaux importants. La façade d'origine est conservée, mais le théâtre est malheureusement démoli et l'immeuble entièrement reconstruit afin d'accueillir des bureaux modernes.

La **gare de Paris-Austerlitz**, dite aussi **gare d'Austerlitz**, anciennement appelée *Gare d'Orléans*, est l'une des six grandes [gares](#) terminus de la [SNCF](#) à [Paris](#), située sur le bord de la [Seine](#) (rive gauche) dans le [quartier de la Salpêtrière](#) du [13^e arrondissement](#). Elle est située à la tête des lignes « classiques » qui desservent notamment [Bordeaux-Saint-Jean](#), [Limoges-Bénédictins](#) et [Toulouse-Matabiau](#).

Depuis la mise en service de la [LGV Atlantique](#), cette gare a perdu la plus grande partie de son trafic Grandes lignes avec la [Touraine](#) et le [grand Sud-Ouest français](#). Celui-ci n'est plus que d'environ 21,3 millions de voyageurs par an¹, soit la moitié de celui de la [gare Montparnasse](#). Elle conserve un rôle majeur pour la desserte au départ de Paris du sud de l'[Île-de-France](#), de l'[Orléanais](#), du [Berry](#) et de l'ouest du [Massif central](#).

Cependant, la profonde rénovation de la gare, entamée en 2011, et prévue jusqu'en 2020, devrait changer la donne dans les années à venir et lui assurer un surcroît de trafic. La SNCF annonce 23 millions de voyageurs et 180 000 trains en 2020 et un doublement du nombre de voyageurs pour 2030¹. En effet, elle dispose d'une importante capacité d'agrandissement par rapport aux autres gares parisiennes, qui pourrait être développée lors de la prochaine décennie et notamment en vue de l'arrivée éventuelle d'une partie du trafic TGV, émanant notamment du projet de [LGV Paris Orléans Clermont-Ferrand Lyon \(POCL\)](#)².



Bercy Arena, également désigné par son ancienne appellation **Palais omnisports de Paris-Bercy (POPB)** ou par l'abréviation **Paris-Bercy** voire simplement **Bercy**, est une salle polyvalente située [boulevard de Bercy](#), dans le [quartier de Bercy](#), dans le [12^e arrondissement](#) de [Paris](#). Elle fait l'objet d'importants travaux de rénovation en 2014 et 2015.

Dans les [années 1970](#), la ville de Paris projeta de construire le quartier de Paris-Bercy. Le palais omnisports faisait partie de l'important projet d'aménagement urbain de ce secteur de Paris, qui devait



bénéficier par ailleurs d'un accès excellent (proximité de la gare de Lyon, du RER, du métro, de la voie express rive droite et du boulevard périphérique).

En mai 1979, la ville de Paris lança une consultation auprès de 16 équipes d'architectes pour la réalisation du palais des Sports de la ville de Paris, dans le futur parc de Bercy.

Le 23 juillet 1979, les candidats remirent leurs projets, et le 23 octobre 1979 la ville désigna l'équipe [Andrault-Parat](#), [Prouvé](#), [Guvan](#) lauréate du concours, et lui en confia l'exécution. Le travail d'étude commença à la fin du

mois d'octobre 1979, le chantier pour les fondations s'ouvrit en février 1981, et la construction débuta le 30 mars 1981 pour se terminer deux ans et demi après, en décembre 1983¹.

Il fut inauguré le 3 février 1984 par Jacques Chirac alors maire de Paris.

Cet équipement fut l'un des premiers pour le développement de l'est parisien (bien avant la bibliothèque François-Mitterrand, le parc de Bercy, et le ministère des Finances). Il marque l'entrée nord-ouest du parc de Bercy.

Des travaux de rénovations sont entamés en mars 2014 pour une durée prévisionnelle de 18 mois entrecoupée par une réouverture provisoire pour la tenue du tournoi de tennis de Paris-Bercy et d'une série de concerts. La fin des travaux est prévue pour octobre 2015. Du 3 mars 2014 au 13 octobre 2014, l'extérieur sera totalement réaménagé. Les travaux reprendront ensuite du 9 décembre 2014 à octobre 2015, où l'intérieur sera agrandi. La salle de concert passera de 17 000 places à 20 300 places.



La **passerelle Simone-de-Beauvoir** (initialement connue sous le nom provisoire de **passerelle Bercy-Tolbiac**) est un pont réservé aux modes de transports dits « doux » (piétons, vélos). C'est le 37^e pont sur la Seine à Paris. Il se trouve entre les ponts de Bercy et de Tolbiac et relie les rives des 12^e et 13^e arrondissements de Paris, soit environ 304 mètres.

En mars 2005, Bertrand Delanoë a proposé de la baptiser « passerelle Simone de Beauvoir » et l'a inaugurée le 13 juillet 2006 en présence de Sylvie Le Bon de Beauvoir.

Fabriquée dans l'usine des établissements Eiffel en Alsace, la lentille principale centrale a été acheminée par des canaux, la mer du Nord, la Manche et des fleuves (avec les difficultés d'écluses étroites). Elle a traversé Paris sur une barge le 30 novembre 2005 avant de parvenir à sa destination finale. Elle a été hissée et mise en place en deux heures le 29 janvier 2006, vers trois heures du matin. Élément central (âme que l'architecte nomme *peltinée*) de la future passerelle, cette lentille en acier pèse 650 tonnes et a une longueur de 106 m pour une largeur de 12 m.



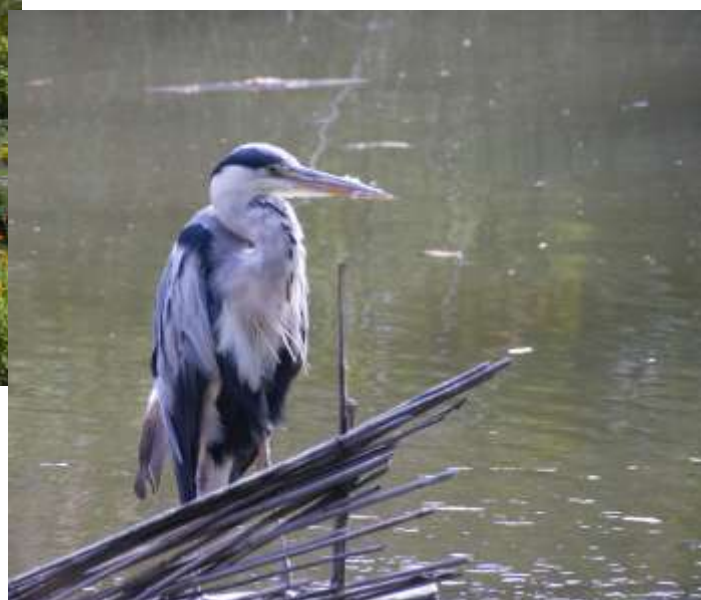
L'origine de la Cinéma-
thèque remonte
à 1935 lorsque Henri Lan-
glois et Georges Franju qui,
depuis des années, récupé-
raient et sauvaient de
vieilles copies de films,
créèrent un ciné-
club intitulé le Cercle du
cinéma, pour montrer et
faire connaître les œuvres
du passé.

Le 30 juin 1998, ayant déci-
dé l'abandon du projet de
réaménagement du Palais
de Tokyo, Catherine Traut-
mann, ministre de la Cul-
ture, annonce sa décision

d'installer la « Maison du cinéma » dans l'ancien Centre culturel américain au 51, rue de Bercy, dans le 12^e. Jean-
Charles Tacchella est élu à la présidence de la Cinémathèque en juin 2000. Le 29 octobre 2002, Jean-Jacques Ailla-
gon, ministre de la Culture, annonce que la Cinémathèque française et la Bibliothèque du Film (BiFi) seront les deux
institutions qui cohabiteront, puis fusionneront, dans le bâtiment du 51, rue de Bercy sous l'appellation
« Cinémathèque française ». En 2003, Serge Toubiana présente son rapport *Toute la mémoire du monde* et devient
directeur général de la Cinémathèque en avril.

En septembre 2003, le producteur et réalisateur Claude Berri a été nommé président de la Cinémathèque.
Le 28 février 2005, les salles du Palais de Chaillot et des Grands Boulevards ont été fermées et le nouveau site de la
Cinémathèque Française, au 51 rue de Bercy à Paris, dans l'ancien bâtiment de l'« American Center » de l'archi-
tecte Frank Gehry, a ouvert au public le 28 septembre 2005.

Depuis le 1^{er} janvier 2007, la Cinémathèque française a fusionné avec la BiFi - Bibliothèque du film et depuis le mois
de juin 2007, la Cinémathèque française est présidée par Costa-Gavras.





Le parc est composé de trois jardins conçus par les architectes Bernard Huet, Madeleine Ferrand, Jean-Pierre Feugas, Bernard Leroy, et les paysagistes Ian Le Caisne, Philippe Raguin entre 1993 et 1997 :

Le jardin le plus proche de Bercy-Village a été nommé le « Jardin romantique » et comprend des bassins où vivent des poissons, des reconstitutions de dunes. En entrant par Bercy-Village, sur votre gauche se trouve une sculpture nommée *Demeure X*, entourée de nénuphars.

Juste en face se trouve la *maison du lac*, située au bord d'un lac.

- Deux passerelles permettent de passer dans les « Parterres », un jardin consacré aux activités du travail des plantes : potagers pédagogiques ouverts aux élèves des écoles, buissons taillés, fleurs, etc.

La partie la plus proche du POPB est appelée « les Prairies » et est formée de grands espaces de pelouses ombragées par de grands arbres. C'est dans cette partie que s'organisent des matches de football improvisés. Ce jardin s'achève sur une esplanade de terre battue au pied du POPB dont les marches servent de point de rassemblement des pratiquants de skateboard et de patins à roulettes. /!\2014 Des gros travaux au POPB (Bercy Arena) sont l'occasion de relier le parc-de-bercy et les portes piéton du palais-des-sports. Une passerelle ouverte à tous relie à mi hauteur le dôme et le parc au niveau du chemin de ronde (ouverture début octobre 2014).

En 1860, la commune de Bercy, jusque-là indépendante, fut dissoute et partagée entre Paris et Charenton¹. La consommation de vin dans Paris augmentait. Elle passa de 1 000 000 d'hectolitres en 1800 à 3 550 000 en 1865⁴.

En dépit de la construction d'une nouvelle halle aux vins entre 1811 et 1845, ses moyens de stockage se révélaient insuffisants, pour faire face à cette consommation et à un acheminement facilité par le chemin de fer. Les pouvoirs publics décidèrent en 1869 d'agrandir et de rénover les entrepôts de Bercy, qui vont occuper quarante-deux hectares⁴.

Deux entrepôts y furent construits pour remplacer des installations trop vétustes : le Petit Bercy et le Grand Bercy¹. Ce fut l'œuvre de Viollet-le-Duc. Les fûts transitaient désormais par Bercy pour la mise en bouteilles et les négociants, dans leurs chais, pratiquaient des assemblages. Ces entrepôts furent déclarés d'utilité publique en 1880⁵. Le 9 août 1905, le parlement vota une loi qui obligeait les gros marchands de vins de Paris d'avoir pignon sur rue à l'entrepôt de Bercy et à la halle aux vins⁶. Jusqu'au début du xx^e siècle, les deux entrepôts parisiens gardèrent une importance à peu près égale. Mais la spécialisation de la halle de Saint-Bernard en vins fins et alcool et l'agrandissement de Bercy en 1910 donnèrent l'avantage à ce dernier. En 1930, il représentait 70 % du stockage et des sorties contre 30 % pour la halle aux vins⁴.

Jusque dans les années 1960, ces produits d'assemblage, de qualité douteuse, firent la fortune des négociants en vin de Bercy qui popularisaient ce type de production dans leur organe de presse le Moniteur vinicole. Mais le consommateur devenait de plus en plus exigeant et privilégiait la *mise en bouteilles à la propriété*, garantie de qualité. Plus question d'améliorer un bourgogne avec un côtes-du-rhône ou de remonter son degré avec du vin d'Algérie⁵. Le négoce des entrepôts, après un siècle d'existence, commença à péricliter¹.

L'entrepôt a été profondément restructuré à partir du début des années 1980 avec la construction de Bercy Arena (1984), puis du ministère de l'Économie et des Finances (1990). À la fin du xx^e siècle, la restructuration et la rénovation du quartier sonnèrent le glas des entrepôts, mais leur souvenir perdure dans le parc de Bercy qui les a remplacés et a conservé quelques anciens pavillons, vestiges du passé vinicole de Bercy ainsi que dans le nom de la station de métro qui le dessert Cour Saint-Émilien¹.